

COMPTE-RENDU DE LA RENCONTRE PUBLIQUE PAR “LES AMIS DU FESTIVAL”

Rencontre avec l'équipe artistique de SUL CONCETTO DI VOLTO NEL FIGLIO DI DIO

École d'Art, 18 juillet 2011, 17h

avec **Romeo Castellucci**, **Gianni Piazza** (le père) et **Sergio Scarletella** (le fils)

Beaucoup de spectateurs pour cette rencontre. D'emblée une spectatrice annonce :
- J'ai vu tous vos spectacles, j'ai été frappée par le temps non linéaire, les images fortes, énigmatiques. Là le temps est plus fluide : tout est blanc puis tout est noir. Le regard du Christ est presque féminin, il y a beaucoup d'amour mais pourquoi “le concept” ? »

R. C. : J'ai voulu un titre éloigné de l'histoire humaine, assez froid, loin de l'histoire de l'art. Place de l'homme dans l'univers créé par Dieu, contraste avec la réalité. Le titre dépasse la température de la pièce. C'est un paradoxe mais il n'y a pas de sentimentalité ni de pathétique. Le début est hyper réel. « J'ai honte d'être humain face à Auschwitz et face à la télé d'aujourd'hui. » C'est un plan séquence, on traverse le plateau et on respecte la règle des trois unités : unité de temps, de lieu et d'action et on arrive à quelque chose d'irréel.

- Pourquoi le fils dit-il « cochon » ?

R. C. : C'est une mauvaise traduction, c'est un mot délicat que l'on utilise seulement avec les enfants. Je ne sais comment le traduire.

- Merci pour votre travail. Dans toutes vos pièces, vous nous obligez à voir ce que l'on ne veut pas voir. Bravo pour le comédien et son humanité.

- Votre spectacle divise, des spectateurs se sont même battus. Vous attendiez-vous à cette réaction ?

- Vous avez présenté ce spectacle au festival de Madrid, mais sans la deuxième partie. C'est-à-dire le lancer de grenades. Pourquoi ?

R. C. : C'est la direction qui m'a demandé la version sans les enfants, j'ai accepté car elle était très inquiète. Je n'aime pas le côté hystérique mais je suis prêt à me confronter au public qui n'aime pas.

- Où avez-vous rencontré ce tableau ?

R. C. : C'est la cause du spectacle. En feuilletant un livre, j'ai vu le regard et je n'ai plus pu avancer. C'est le procédé « caméra look » : il regarde les yeux du spectateur, regard qui inverse le voyeurisme et critique ce voyeurisme contre nous. L'acte de regarder est un acte politique.

- Je me suis ennuyé, les deux parties sont répétitives, le bruit ajoute à l'ennui. Votre Christ n'est pas compassionnel, il a un sourire à la Mona Lisa. Il est impuissant devant la souffrance.

- Je suis d'accord paradoxalement, l'ennui vient du temps qui s'étire. Il faut percer le tissu, plonger au-delà, on est dans le noir, le fond de la foi et du manque de foi.

- Pourquoi cette iconographie, ce visage déchiré ?

R. C. : Je n'ai pas de sens à donner, je suis contre le sens. Ce n'est pas mon métier et c'est de votre responsabilité, on peut transformer les phénomènes qui donnent une signification. Toutes les sensations sont légitimes. Le dernier jour des répétitions, je me retire, j'abandonne le spectacle.

C'est une suite d'expériences, le retour et il entend la voix. Rencontre avec le Christ intérieur, les enfants vont faire mourir cette image qui va laisser place à la parole : chant de louanges !

- Et l'odeur est-elle artificielle ou vraie ?

R. C. : Nous travaillons avec des matières chimiques, c'est une odeur de putréfaction celle dont on parle dans la résurrection de Lazare.

- Sergio (le fils) avez-vous pensé au fils du *Purgatorio* ?

S. S. : Pas du tout ; je ne m'interroge pas, je suis les indications de Roméo.

- Le fils est énervant avec sa cravate !

S. S. : Le fils a sa vie à l'extérieur (la cravate est le symbole), le père est condamné à l'intérieur et le fils doit renoncer au monde extérieur.

RL / AFA